

SÉRÉNADE À TROIS

« *Un chef-d'œuvre libertaire* »

LES INROCKUPTIBLES

« *L'immoralité chez Lubitsch, c'est délicieux* »

FRANCE CULTURE

« *Un chef-d'œuvre irrévérencieux* »

LE MONDE

« *Cet éloge fripon du vivre-ensemble
saisit encore par son audace et son élégance* »

LES ÉCHOS

« *Splendidement amoral* »

CRITIKAT

« *Vif, libre, cinglant,
Sérénade à trois est parfaitement réussi* »

TOUTE LA CULTURE

« *Une divine comédie, pétillante
et terriblement séduisante* »

À VOIR-À LIRE

« *Un chef-d'œuvre, une ode indémodable
à la vie de bohème* »

DVD CLASSIK

« *Une œuvre géniale explosive et mémorable* »

CINESERIES-MAG

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

Sérénade à trois

d'Ernst Lubitsch

Avec Miriam Hopkins,
Gary Cooper, Fredric March
(E.-U., 1933, 1h31, **reprise**)

**Un chef-d'œuvre libertaire
pour défaire la domination.**

1933 – accession d'Hitler au pouvoir –, un train, trois voyageurs. Deux hommes dorment, une femme dessine. La blonde tente de faire le portrait de ses modèles (inversion de la figure historique du peintre face à sa muse), mais les soubresauts l'empêchent de produire une image fixe (inversion de la stabilité historique du récit par le mouvement perpétuel). Dix ans plus tôt, Ernst Lubitsch aussi a pris un train, pour fuir l'Allemagne nazie. *Sérénade à trois* mêle tous ces voyages, ces récits, dans un chef-d'œuvre en forme d'art poétique. Récit politique ou de guerre : une femme tombe amoureuse de deux hommes et prend l'initiative d'un trio (un troupe), qu'elle nomme "*traité de désarmement*". Désarmement de la jalousie, de la monogamie, de la fidélité "sexuelle", catégories perpétuant un schéma où l'homme domine. Récit spéculaire ou art poétique : la femme, qui est l'actrice de sa propre vie, a besoin simultanément d'un amant écrivain (le scénario) et d'un amant peintre (les images). Autrement dit, l'héroïne lubitschienne est moins une actrice qu'une metteuse en scène. Durant une union éphémère, elle cohabite avec un riche mari (le producteur), qui finance le trio, avant de se livrer à sa vraie libido, non pas le sexe, les affaires. Il n'y a pas eu de drame bourgeois (le capitaliste sexuellement impuissant laisse partir pacifiquement son épouse libertaire), mais beaucoup de ces ellipses, ou dénégations ("*no sex*", répètent-ils en s'embrassant avidement), qui, chez Lubitsch, n'ont pas le goût du tabou, mais de ce mouvement perpétuel qui dessine la vie libre comme une pure mise en scène. **Hélène Frappat**

Sorties

Les Echos

MÉNAGE À TROIS

Adrien Gombeaud / Journaliste | Le 23/02 à 06:00

Cinéma : Nul n'est plus heureux en France qu'un personnage de cinéma américain. Les classiques d'Hollywood trouvent du charme aux rôleurs parisiens et voient dans nos appartements mal isolés le cadre de bohèmes romantiques. Ainsi, dans *Sérénade à trois* d'Ernst Lubitsch, Gary Cooper et Fredric March interprètent deux artistes qui tirent le diable par la queue au royaume de Marivaux. L'un est peintre sans galerie et l'autre dramaturge sans théâtre. Dans un train qui revient de Marseille, ils rencontrent une craquante caricaturiste jouée par Miriam Hopkins. Aussitôt, elle tombe amoureuse... des deux. Alors ils optent pour ce qui ne s'appelle pas encore une colocation, un mode vie soigneusement scellé par un « gentlemen's agreement » : « no sex ». Sauf que, susurrera-t-elle en s'étirant : « I am no gentleman ! »

Au XXI^e siècle, **cet éloge fripon du vivre-ensemble saisit encore par son audace et son élégance**. Lubitsch jongle avec un dialogue piquant, scandé de répliques mythiques, dont le sujet de philo : « La délicatesse est une peau de banane sous le pied de la vérité ». Dans un noir et blanc argenté, il façonne un monde gentiment dévergondé et furieusement chic. Ainsi file le film, léger comme la main de Gary Cooper sur la cheville de Miriam Hopkins. Tandis que Lubitsch sifflotait sa *Sérénade à Los Angeles*, le sénateur Hays burinait son code à Washington. À partir de 1934, Hollywood marchera au pas cadencé de l'ordre moral. Et cet éloge du ménage à trois prendra la saveur d'un dernier verre avant la fermeture du bar.

Sérénade à trois, d'Ernst Lubitsch (1933), avec Gary Cooper, Fredric March, Miriam Hopkins.
Version restaurée.

Le Monde

Reprise : le triangle amoureux selon Ernst Lubitsch

« Sérénade à trois », chef-d'œuvre irrévérencieux du cinéaste, ressort en version restaurée.

LE MONDE | 23.02.2018 à 16h00 • Mis à jour le 23.02.2018 à 16h02 | Par Murielle Joudet

« Il m'est arrivé une chose qui arrive habituellement aux hommes. » Gilda Farrell (Miriam Hopkins), séduisante caricaturiste, est amoureuse de deux hommes qui, pour couronner le tout, sont meilleurs amis. *Sérénade à trois*, d'Ernst Lubitsch, sort en 1933, dernière année avant que le code Hays entre en vigueur. Détail important, car le film condense à peu près tout ce que ce code de censure comptait interdire : triangle amoureux, infidélité, évocation crue de la sexualité des personnages. D'abord autorisé en salle, le film sera finalement bloqué par la censure en 1934.

Imaginez un monde où coucher avec un homme et son meilleur ami vous pose moins de scrupules moraux que de soucis pratiques : l'extrême modernité de *Sérénade à trois* tient dans cet amoralisme tranquille, qui pose les bases de la comédie romantique moderne où le sentiment, plus que la morale, devient un problème en soi et où formuler ce qu'on ressent, c'est agir sur soi-même et les autres.

« Distinguer la science de l'expérience »

Dans un magnifique texte, « *Le Paradis des eaux troubles* » (Ernst Lubitsch, ouvrage collectif, Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma/Cinémathèque française, 2006), le critique Charles Tesson évoquait très justement ce qui caractérise le héros lubitschien et, avec lui, tout un paradigme amoureux qui fait encore date :

« La force du héros lubitschien, c'est qu'il a du temps par rapport à ses désirs (jeu, calcul, stratégie), avant (pour agir) et après (pour réfléchir), et qu'il sait distinguer en permanence la science (du désir) de l'expérience (du plaisir). (...) Littéralement, le héros lubitschien ajoute de la mise en scène (il aménage un espace et un temps de parole autour de la femme, échafaude un plan). »

L'espace lubitschien est modulé par la parole, par ce qu'on cache ou révèle, par ce qu'on veut dire et qui reste dissimulé derrière une porte vouée à s'ouvrir inévitablement. Car, dans sa suprême élégance, son cinéma tend à la transparence et à la plénitude langagière : le triangle amoureux délesté du jugement moral, un espace de communication s'étend à perte de vue devant les personnages. Un espace où donner forme à ses sentiments en en communiquant la moindre nuance, le moindre changement.

Faute de pouvoir choisir entre son peintre (Gary Cooper) et son dramaturge (Fredric March), Gilda choisit de continuer à fréquenter les deux hommes, à la condition que ces relations restent platoniques. Cette résolution finira par se cogner contre la réalité du sentiment amoureux : chassez le sexe, il revient au galop.

Antiromantique

Tout l'enjeu du film sera de se débarrasser avec beaucoup de joie et d'irrévérence d'une certaine idée de l'amour qui se complait dans ses blessures narcissiques : la douleur n'a pas sa place dans le monde heureux et idéal de Lubitsch. En cela, *Sérénade à trois* est absolument antiromantique, réagissant à une conception de l'amour recroquevillée sur un impératif d'exclusivité et de possession, perçue comme une vision bourgeoise de la conjugalité. Bourgeoise, car le triangle amoureux s'épanouit au moment où les deux artistes sont tout en bas de l'échelle sociale, vivant dans une studette dans un Paris bohème, mais ce trio se disloque au profit de leur ascension sociale et artistique. Il suffira d'une ultime scène en voiture pour que ce monde vaudevillesque, où l'amour est incompatible avec le chiffre trois, soit balayé d'un geste, ouvrant ainsi les vannes à un sentiment enfin autorisé à s'épanouir et à circuler.

Ce serait peut-être l'ultime morale du film : prenons le parti de l'honnêteté (avec soi-même et les autres), car, en amour, tout finit par se savoir. On pourrait s'aventurer à dire du monde lubitschien qu'il est adulte. Non pas au sens où chacun finit par comprendre que son désir doit inévitablement composer avec des entraves morales et un principe de réalité, mais en un sens beaucoup plus profond et réjouissant, qui revient pour Gilda à comprendre qu'il ne faut surtout pas céder sur son désir.

l'officiel des spectacles

DU MERCREDI 21 AU MARDI 27 FÉVRIER 2018

N°3713



SÉRÉNADE À TROIS
d'Ernst Lubitsch

SÉRÉNADE À TROIS (Design For Living) (1933 - 1h31)

États-Unis. Noir et blanc. De Ernst Lubitsch. Avec Fredric March, Gary Cooper, Miriam Hopkins, Edward Everett Horton, Franklin Pangborn, Wyndham Standing.

● **Comédie** : Dans le train qui les conduit à Paris, Tom Chambers et George Curtis, respectivement auteur dramatique et peintre, font la connaissance de Gilda Farrell, une ravissante artiste de music-hall qui ne tarde pas à leur inspirer les plus doux sentiments. Gilda, pour sa part, éprouve autant d'affection pour Tom que pour George. Face à cette attirance aussi irrésistible que problématique, la jeune femme accepte de les fréquenter tous deux, à condition de ne céder ni à l'un, ni à l'autre. Le trio passe ainsi quelques jours heureux, avant que tricheries et trahison ne fassent voler en éclats cette noble décision.

● **Sérénade à trois** est adaptée d'une pièce de théâtre du même nom, jouée en 1933 (année de sortie du film) à Broadway, écrite par Noel Coward. Il s'agit du 32^e long-métrage réalisé par Ernst Lubitsch. À cause de discussions à caractère sexuel entre les personnages, **Sérénade à trois** fut confronté à la censure au moment de sa sortie.

Champo 5* (vo) – **Mac-Mahon 17*** (vo) – **Pantin 93** (vo)

TANT QU'IL Y AURA LUBITSCH

par Ophélie Wiel

SÉRÉNADE À TROIS d'Ernst Lubitsch

Quand Lubitsch réalise *Sérénade à trois*, le terrible code de censure Hays ne s'est pas encore abattu sur la production hollywoodienne. Pour évoquer cette très courte période (1928-1934) où l'on produit des films parlants dans lesquels une profonde pudibonderie n'a pas encore droit de cité, on parle d'ailleurs aujourd'hui des « pre-Code films ». Le cinéaste allemand, exilé depuis presque une décennie à Hollywood, peut donc encore choisir d'être splendidement amoral – lui qui porta la grivoiserie à son apogée dans sa *Princesse aux huîtres* – sans avoir recours à mille sous-entendus plus ou moins explicites. Mais, alors que sa période muette en Allemagne comptait au moins autant de drames historiques, Lubitsch a choisi aux États-Unis de se spécialiser dans la comédie sophistiquée : code de censure ou non, le sexe, chez lui, restera à jamais subtil.

L'art de la «Touch»

Ce qui frappe avant tout chez Lubitsch, c'est son goût pour l'ellipse. Point trop n'en faut, semble-t-il constamment démontrer : le cinéaste fait confiance à l'esprit de déduction du spectateur, mais aussi à la force visuelle de l'image. C'est ainsi via un art hérité du muet qu'il fabrique ses meilleures scènes. En quelques plans d'une séquence introductive complètement muette, Lubitsch pose son intrigue : deux hommes, face à une femme dans un wagon de train. Les jambes étendues du trio se croisent sur les banquettes. Le film, donc, racontera un ménage à trois (on a presque envie de dire « en français dans le texte », tant *Sérénade à trois* respire déjà alors le clin d'œil à l'amoralité européenne). Plus loin, on retrouve la femme avec un autre homme, derrière la vitrine d'un magasin : les dialogues sont inaudibles, mais le jeu habile des acteurs (la femme semble refuser l'achat d'un lit trop peu large, l'homme mesure leurs épaules respectives pour lui prouver le contraire) suffit à la compréhension. Une succession de très courts plans plus tard, la cause est entendue : il s'agissait d'achats pré-nuptiaux.

L'ellipse, chez Lubitsch, s'entend aussi dans un montage qui n'hésite pas à couper en plein milieu d'une scène pour donner plus de force au propos : quand l'un des hommes avoue être amoureux d'une femme, le plan suivant montre son ami en compagnie de cette même femme. Lubitsch refuse les temps morts, ce qui ne l'empêche pas de jouer des pauses, des silences, et des répétitions. Le cinéaste du muet apprécie un bon dialogue, surtout quand au-delà du mot qui fait rire, la réplique permet de faire avancer l'intrigue, et de créer un lien de connivence avec le spectateur : ainsi, quand le ridicule amoureux éconduit prononce cette phrase – « l'amoralité est peut-être amusante, mais pas suffisamment pour remplacer une vertu parfaite et trois repas par jour » –, il ne s'imagine pas encore que, reprise dans la pièce de théâtre de son rival, elle fera comprendre l'un après l'autre à ses trois prétendants que l'élue de leur cœur est une bien belle diablesse...

Et Dieu créa la femme

En vérité, Lubitsch est l'un des cinéastes les plus féroce­ment féministes. Il sait donner à ses actrices le beau – et les plus beaux – rôle(s). Jamais, dans le cinéma classique hollywoodien, les hommes n'ont été plus à la merci du sexe féminin que chez le cinéaste allemand – même Dietrich, chez Sternberg, reste au fond une amoureuse romantique. Gilda Farrell (interprétée par la merveilleuse Miriam Hopkins, trop souvent oubliée) mène Thomas (Fredric March) et George (Gary Cooper) par le bout du nez. Ainsi déclame-t-elle qu'il lui est « arrivé quelque chose qui arrive en général aux hommes » avant de conclure avec eux un « gentleman's agreement » – sauf que, « malheureusement », elle n'est pas un « gentleman ».

C'est elle qui leur refuse d'abord l'accès au sexe, avant de satisfaire à leur désir chacun à leur tour, puis, dans un exquis plan final, de s'abandonner aux deux en même temps. C'est elle, aussi, qui sait retraduire le mieux l'ambition de Lubitsch : démontrer que le mariage, la légalité, la moralité enfin, ne conduisent qu'à l'ennui. Vive la femme, chantre de l'amoralité !

La vie est une scène

Comme souvent chez Lubitsch (*To Be or Not to Be* en étant le paradigme), le film sert aussi la réflexion sur la primauté de l'art. Le scénario est très librement adapté d'une pièce à succès du Britannique Noel Coward, qui s'en sentira suffisamment vexé pour dire qu'il « ne reste que trois répliques de ma pièce dans le film, d'une originalité folle comme "Passe-moi la moutarde" »... Le scénariste, Ben Hecht, introduit une satire mordante du monde du théâtre, tout en reconnaissant à l'art sous toutes ses formes (George est peintre, Thomas dramaturge) une valeur inestimable, bien supérieure à l'amour. Le décor est d'ailleurs français et londonien pour une bonne partie du film, comme si seule la vieille Europe était capable d'un discours valide sur l'art. Enfin, c'est à la femme, toujours elle, d'encourager ce discours, avec violence s'il le faut. Alors qu'elle quitte l'un de ses prétendants éplorés, elle lui déclare : « Reste un artiste, c'est le plus important. » CQFD.

SÉRÉNADE À TROIS, TROUPLE DANS LA COMÉDIE EN 1933, PAR ERNST LUBITSCH

par Yaël Hirsch, le 19 février 2018

Après nous avoir permis de revoir *Le ciel peut attendre* en janvier, en février, Splendor Films nous offre une version restaurée de *Sérénade à Trois*. Deux hommes, une femme et une série de situations amoureuses et loufoques... En salles le 21 février 2018.

Quoi de plus romantique qu'une troisième classe de train français ? Chemise rapiécée et chaussures sur le siège un peintre et un dramaturge américains y rencontrent une piquante compatriote blonde... Qu'ils draguent tous deux de retour à Paris. Alors que la jalouse menace de mettre fin à leur vie de Bohême partagée, la délicieuse créature vient de lover sur leur canapé mité pour leur dire qu'elle n'arrive pas à choisir. Elle emménage avec les deux hommes qu'elle aime et les pousse chacun à percer... Mais le triangle amoureux n'est jamais parfaitement équitable...

Vif, libre, cinglant, alternant avec dextérité le comique de répétition et la pudeur, le dialogue littéraire et l'ellipse, *Sérénade à Trois* est simplement parfaitement réussi. Troublant, touchant, émouvant, le film garde en son centre la blondeur lumineuse, mais jamais cruche ou capricieuse de Miriam Hopkins. Autour d'elle, virevoltent comme des papillon autour du soleil, les très machos et très charismatiques Gary Cooper et Frederic March. Un film à voir, à revoir, en famille, avec des amis, et même en couple ou en communauté...

SÉRÉNADE À TROIS : LA CRITIQUE DU FILM

le 19 février 2018 - par Virgile Dumez

Une divine comédie, pétillante et terriblement séduisante, portée par un trio d'acteurs mémorable.

L'argument : Deux artistes américains partageant un appartement à Paris tombent tous les deux amoureux de la belle et spirituelle Gilda Farrell. Elle-même n'arrive pas à choisir entre ses deux prétendants et ils décident d'emménager tous les trois...

Notre avis : À partir de l'argument d'une pièce à succès de Noël Coward, Ben Hecht et Ernst Lubitsch écrivent une comédie sophistiquée et spirituelle qui bouscula en son temps - 1933 - les mentalités. À partir d'une situation scandaleuse de ménage à trois, les auteurs font preuve d'audace en décrivant des personnages qui ne peuvent se passer les uns des autres. Bravant la censure et les bonnes mœurs de l'époque, ils osent parler de sexe par le biais d'allusions savoureuses et signent **un petit bijou de la comédie américaine**. Située dans un Paris bohème qui relève du cliché, cette histoire séduit immédiatement grâce à la justesse des dialogues, mais aussi grâce à la complicité immédiate entre les trois acteurs principaux.

Fredric March est alors au sommet de sa carrière puisqu'il vient d'éclater dans le *Dr Jekyll et Mr Hyde* (1931) de Rouben Mamoulian pour lequel il a obtenu un Oscar du meilleur acteur. Gary Cooper, quant à lui, est déjà une grande star du western et gagne progressivement ses galons de grand acteur en tournant de plus en plus de comédies et de films romantiques où il se révèle particulièrement à l'aise. Enfin, Miriam Hopkins est une grande dame du théâtre lorsqu'elle entame sa carrière cinématographique sous la houlette d'Ernst Lubitsch qui la dirige ici pour la troisième fois. La magie de *Sérénade à trois* est vraiment à mettre sur le compte d'un réalisateur qui a su mettre en scène son trio d'acteurs avec maestria. Tous les amateurs de comédies pétillantes, enjouées et fines doivent donc se ruier sur cette perle à goûter sans aucune modération.

CRITIQUE DE FILM : SÉRÉNADE À TROIS d'Ernst Lubitsch

par Jean-Gavril Sluka

« *Immorality may be fun, but it isn't fun enough to take the place of one hundred percent virtue and three square meals a day.* »

« - *Do you love me ? - Oh, Max, people should not ask that question on their wedding night. It's either too late or too early.* »

Dans l'histoire du pré-Code, *Design for Living* avec son ménage à trois à peine implicite fait figure de paragon, de dernier feu même avant la fin de cet âge permissif en 1934 (il fit d'ailleurs grincer les dents de plusieurs comités à sa sortie). Si l'on associe ordinairement l'art de Lubitsch à une maîtrise pointue du sous-entendu, le film étonne au contraire par sa franchise, une manière constante chez ses personnages de remettre à plat leurs sentiments, de réimposer sur la table leurs désirs... ce qui bien sûr n'entre pas en contradiction avec la sophistication coquine (le gag de la machine écrire), le sur-entendu (un smoking au petit-déjeuner pour désigner la nudité de la coucherie) et un symbolisme oscillant entre le dérisoire et le touchant (le pot-de-fleur deux fois renversé que les anciens amants offrent pour la nuit de noce). Lubitsch fait ici sien l'adage d'un de ses protagonistes que « la délicatesse est la peau de banane sous la semelle de la vérité. » On fait parfois - à tort - le reproche au film d'être un Lubitsch plat sur la forme, trop pacifié comme en témoignerait son absence de musique (là où il fait un usage discret mais brillant de mélodies intra-diégétiques en commentaires occasionnels). Rien de plus faux. Il est propre aux plus fines marqueteries du cinéaste de pouvoir sembler ne pas dépasser assez (cf. Cluny Brown). Il n'est à vrai dire pas certain que le Prince n'ait pas touché ici à une acmé euphorisante de son art (impossible de ne pas sourire béatement de la première à la dernière minute), infiniment simple par conséquent.

Sérénade à trois est l'adaptation d'un succès de Broadway contemporain de sa sortie (1933), signée Noel Coward, reprise pour le grand écran par Ben Hecht (*Scarface, Notorious, His Girl Friday*). Ce dernier se vante de n'avoir conservé du texte du dramaturge anglais qu'une seule et unique réplique (« For the good of our immortal souls ! »). La paternité du script doit entièrement au piquant du scénariste, bien plus qu'à une hypothétique collaboration qui n'eut lieu que sur papier pour la promotion. Lubitsch retrouve Miriam Hopkins et Fredric March pour ajouter au trio Gary Cooper, apportant ici son mélange de rudesse et de sensibilité caractéristique. S'ajoute en quatrième roue du carrosse le fidèle Edward Everett Horton, vieille ganache plus délicate que jamais en publicitaire inepte et mal dégrossi. Le sort que Lubitsch fait à sa profession nous change d'une époque où celle-ci compte comme le paramount - pour reprendre le nom du studio à qui l'on doit ce chef-d'œuvre - du capital symbolique.

Sérénade à trois est **une ode indémodable à la vie de bohème, un éloge de l'impertinence**, du non-conformisme, des viveurs contre les chieurs. Un petit précis de discipline artistique selon Lubitsch, aussi (comme Gilda en « mère des arts », être impitoyable avec les talentueux, encourageant/e avec ceux qui n'ont pas encore trouvé le trait juste). Sans tomber dans l'écueil inverse (le cliché flaubertien « tous médiocres, sauf l'artiste », quitte à l'autoriser à être un bourgeois de cabinet). S'il s'agit d'un des Lubitsch où les personnages sont, malgré le sujet qui l'autoriserait, le moins dans des rapports de fourberie, c'est aussi qu'ils ont renoncé au goût du luxe. Mais à l'image de son héroïne, fine caricaturiste pour une grande compagnie, il vaut mieux pour Lubitsch un art commercial réussi que de l'art pour l'art médiocre. Et l'intégrité n'est jamais que du côté de ceux qui ne se mentent pas à eux-mêmes.

Un ressort comique classique de l'œuvre lubitschienne consiste à confronter des désirs paraissant contradictoires qui, dans les faits, s'avèrent ne pas l'être du tout. Antithèse de la position tragique et qui explique en partie l'intérêt de Lubitsch pour l'imagerie publicitaire (fondée justement sur l'illusion du « on peut tout avoir »). Tout son art consiste ici à nous faire admettre d'emblée, par une amitié bien caractérisée, que Gilda n'a pas à choisir entre Thomas et George, que peut-être même, son désir pour l'un est fonction de celui pour l'autre.

Le merveilleux prologue muet place d'emblée cette condition, que son amour ne saurait se réaliser en brisant leur amitié, qu'elle fera par conséquent tout pour conserver, jusqu'au choix absurde dont ils viendront ensemble la secourir. On ne peut donc pas exactement tout avoir : pas de *gentlemen's agreement* en matière conjugale (on ne saurait chez Lubitsch aller contre la nature). Le trio sera amené à sceller un nouveau pacte, silencieux mais bien compris (tout le monde s'embrasse cette fois-ci), raisonnable celui-ci.

Casting parfait (le film brille aussi par la tendresse de son regard sur les «petites gens» entourant ce ménage expatrié), esprit imparable, sens de la réplique indépassé (« *We have to tell him the truth, regardless of what happens to the furniture* »), sécheresse et évidence du montage des années 30 (il n'y avait guère que Resnais pour oser encore d'invisibles ellipses franches aussi bien placées), l'élégance canaille, la sensualité joyeuse, le progressisme affiché (une femme libre jamais filmée en catin (1)) le goût du jeu en toutes situations. **Un joyau** poussant la classe jusqu'à l'absence complète de prétention apparente. Et la complicité sous toutes ses formes plus que tout. One Lubitsch once in a while is better than the doctor !

Sérénade à Trois, d'Ernst Lubitsch : la délicatesse au service de l'irrévérence

par Jules Chambry, le 21.02.2018

En 1933, après le sombre *L'Homme que j'ai tué* et le grinçant *Haute Pègre*, Ernst Lubitsch s'attaque à la comédie en prenant cette fois-ci le parti de la légèreté totale : en résulte une *Sérénade à Trois* explosive et mémorable.

Dès le premier plan, le trio est unis dans un wagon du train Paris-Marseille. Sur le banc de gauche, les deux hommes endormis, amis et futurs concurrents ; sur le banc de droite, enfermée entre les deux paires de jambes étendues de ces messieurs, Gilda, la femme qui sera le cœur du triangle amoureux. La place de ces trois personnages dans l'espace scénique, dès les premières secondes, indique déjà celle qui sera la leur sur l'échiquier de la romance. Souvent filmés en plans alternés, en plans symétriques (dont Gilda est bien sûr l'axe central), sinon poussés aux extrémités opposées du cadre, les deux hommes et la femme apparaissent comme deux camps distincts qui entrent en collision. Heureusement, avec Ernst Lubitsch, ce genre de rencontre est souvent synonyme d'explosion de joutes verbales et autres dialogues succulents. Pourtant le réalisateur de *Jeux Dangereux* ouvre ce *Sérénade à Trois* sans faire prononcer un seul mot à ses acteurs, par un habile comique de geste et de situation qui, en plus de faire sourire, pose le caractère de ses personnages et amorce leur relation triangulaire.

La génie humoristique de Lubitsch vient de son utilisation irréprochable du langage, avec une importance accordée à certains accents et à la diction plus ou moins rapide. Mais sa plus grande force tient aux sujets mêmes des conversations qu'il met en scène, allant de savoir si Napoléon aurait gagné à Waterloo s'il avait porté les nouveaux sous-vêtements tendances dits « infroissables », aux considérations sur le confort des selles de vélo, en passant par la difficulté pour les hommes à ne pas penser au sexe dans toute relation impliquant une femme. Pour autant, il est difficile de parler des films de Lubitsch sans en gâter la sève, tant ceux-ci se construisent autour de comiques de répétition, de situation, de mimiques visuelles ou même de plans évocateurs. Les dialogues fusent, les regards se fusillent autant qu'ils se déclarent leur flamme. Un cinéma qui paraît simple de prime abord mais dont les structures narratives et humoristiques sont étonnamment complexes, et se construisent petit à petit : il est donc presque impossible de raconter une blague ou un passage du film sorti de son contexte. Et c'est aussi parce qu'ils sont aussi bien ficelés que les films de ce réalisateur sont si jouissifs.

De leur côté, Gary Cooper et Fredric March sont l'élégance masculine incarnée, toujours bien habillés, bien coiffés, avec une passion démesurée pour les femmes qui n'a pour frein que leur galanterie outrancière mais bienveillante. Si l'on devait choisir un mot pour qualifier les personnages – et l'ambiance générale – de *Sérénade à Trois*, ce serait assurément « délicatesse ». Et d'ailleurs, l'un des personnages le dit lui-même : « la délicatesse, c'est la peau de banane sous le pas de la vérité » ; belle parabole de ce cinéma raffiné, où l'on glisse sur les bonnes manières pour laisser ressurgir la naturelle irrévérence humaine. Au milieu de cet environnement très masculin, Miriam Hopkins rayonne de charisme, malicieuse et impertinente, libre et décomplexée face à ces hommes esclaves des bonnes manières. Même quand la femme n'est pas physiquement là, elle est toujours présente au cœur des préoccupations masculines, sous une autre forme, souvent cachée dans le décor (une toile de peinture, par exemple), montrant subtilement que même lorsque les hommes parlent de tout autre chose leur attirance pour la gente féminine les rattrape malgré eux.

De ce point de vue, le film fait preuve de beaucoup de modernité. La preuve en est lorsque Gilda se demande pourquoi les hommes sont libres de choisir entre plusieurs femmes sans être jugés, alors que cela serait inadmissible si une femme essayait plusieurs hommes comme elle essaie des chapeaux. Pourtant c'est elle qui prend les rênes de la relation en remettant ces gentlemen à l'égo surdimensionné à leur juste place, dévoilant en eux une fragilité et un manque de confiance jusqu'ici insoupçonnés. Et finalement, cette romance s'apparente davantage à une grande déclaration d'amour à l'amitié, où les défauts de chacun sont la cause de leur charme unique. Car c'est bien le mélange de ces trois caractères explosifs qui donne vie à ce « couple à trois » étonnant, qui ne fonctionne plus dès lors que l'un d'entre eux manque à l'appel. Un véritable essai cinématographique quant à la possibilité de l'amour platonique, magistralement matérialisé représenté par ce trio inoubliable.

Avec *Sérénade à Trois*, Ernst Lubitsch prouve qu'il est l'un des plus grands réalisateurs de comédies de son temps. La mesquinerie et la gravité de ses précédents films laissent place à l'élégance et au charme, pour faire de cette œuvre l'une des plus réjouissantes et attachantes de sa filmographie. Si son univers présente toujours une forme de grotesque, il ne tombe toutefois jamais dans la grossièreté. Tout est léger et fin comme de la soie, entraînant comme une sérénade qui se répéterait inlassablement – mais sans jamais lasser, justement. **Une œuvre géniale à découvrir au plus vite, ou à redécouvrir pour ceux qui voudraient – à juste titre – s'en délecter encore un peu plus.**